

# ÉPICURE LUCRÈCE SPINOZA

## *revolution*

Introduction : face à l'esprit français « stoïque »	(juillet 2010)	.....	page 2
Épicure	(juillet 2010)	.....	page 4
Lucrèce	(juillet 2010)	.....	page 6
Spinoza	(juillet 2010)	.....	page 10

## Introduction :

### Face à l'esprit français « stoïque »

Le philosophe grec Épicure (342 - 270 avant notre ère) est d'une grande importance dans l'histoire de l'humanité ; son influence a été très grande pour le courant matérialiste qui, partant d'Épicure, passe par Lucrèce puis Spinoza, pour arriver à Hegel et Marx.

Ce dernier avait d'ailleurs fait une thèse de doctorat intitulée « *Différence des conceptions de la nature chez Démocrite et Épicure* » ; mieux encore, dans l'ouvrage « *La Sainte Famille* » écrit avec Engels, Marx oppose de manière très claire l'épicurisme à Descartes.

Or, en tant que révolutionnaires en France, en tant que communistes luttant pour la dignité du réel, cela est d'une très grande importance ! Voici comment Marx et Engels posent la question :

*« Le matérialisme cartésien continue d'exister en France. Il enregistre ses grands succès dans la physique mécanique, à laquelle, « pour parler exactement et au sens prosaïque », on peut reprocher tout ce qu'on veut sauf le romantisme.*

*Dès sa première heure, la métaphysique du XVIIe siècle, représentée, pour la France, surtout par Descartes, a eu le matérialisme pour antagoniste. Descartes le rencontre personnellement en Gassendi, restaurateur du matérialisme épicurien.*

*Le matérialisme français et anglais est demeuré toujours en rapport étroit avec Démocrite et Épicure. La métaphysique cartésienne a eu un autre adversaire en la personne du matérialiste anglais Hobbes. C'est longtemps après leur mort que Gassendi et Hobbes ont triomphé de leur adversaire, au moment même où celui-ci régnait déjà comme puissance officielle dans toutes les écoles françaises. »*

Ce passage en dit très long sur la mentalité française de négation de la dignité du réel. Descartes a posé les fondements de la science de la nature, mais il l'a fait de manière mécaniste, à l'opposé des humanistes comme Montaigne pour qui « *science sans conscience n'est que ruine de l'âme* ».

Il va de soi, donc, que le mouvement révolutionnaire n'est pas le prolongement du matérialisme cartésien, contrairement notamment aux thèses révisionnistes des années 1960 - 1970 ; Marx et Engels le constatent clairement dans la « *Sainte Famille* » :

*« De même que le matérialisme cartésien a son aboutissement dans la science de la nature proprement dite, l'autre tendance du matérialisme français débouche directement sur le socialisme et le communisme. »*

Il est admirable qu'en France n'ait pas été vue la continuité d'Épicure à Lucrèce, de Lucrèce à Spinoza, de Spinoza à Hegel.

La raison en est qu'en France, les œuvres d'Engels n'ont pas été étudiées. Les penseurs français ont alors fantasmé sur une opposition entre Hegel et Spinoza, certains comme Althusser tentant même de contourner Hegel par l'intermédiaire d'un Spinoza anti-dialectique, etc.

Une telle question était pourtant dépassée depuis les années 1920 - 1930 en URSS, et Spinoza considéré comme une grande figure matérialiste ! Les communistes en France le savaient dans les années 1920 - 1950, mais avec le triomphe du révisionnisme, tout cela s'est perdu.

Il est vrai également que la France a été un pays très grandement influencé par le stoïcisme. Or, cette philosophie apparue au même moment que l'épicurisme consiste en son exact contraire.

De la même manière que Spinoza est le prolongement d'Épicure, Descartes se situe dans le prolongement du stoïcisme. Descartes assume clairement cette filiation (« *il vaut mieux changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde* »).

Cela est d'une importance très grande sur le plan culturel en France : le stoïcisme considère en effet qu'il faut accepter les événements tels qu'ils se présentent ; l'épicurisme affirme lui qu'il faut sentir la vie telle qu'elle se présente.

Or, la France est cartésienne ; disciple de Descartes, elle accepte les règles mécaniques et mathématiques du monde, sans se soucier de la dignité du réel.

Il y a en fait là un moment clef, qui correspond à la thèse comme quoi le classicisme est le baroque français. Car le baroque n'est ni plus ni moins qu'un néo-stoïcisme ; il suffit de voir les tableaux dépeignant les « vanités », qui enseignent que tout est vain et que rien ne sert à rien puisque tout meurt.

Impossible de comprendre Pascal, Corneille (notamment son œuvre « *Cinna* »), ou Descartes sans voir l'influence du néo-stoïcisme, dont le principal théoricien est le flamand Juste Lipse (1547 - 1606), et du français Guillaume du Vair (1556 - 1621), un personnage d'une grande importance dans la naissance de l'idéologie de la nation française.

Tout le baroque français puise massivement dans le stoïcisme, et l'on voit très bien que le classicisme ne dit justement pas autre chose dans son contenu.

Le néo-stoïcisme imprègne toute l'époque de la Contre-Réforme, ce qui est logique puisque, inversement, l'humanisme véritable peut clairement être relié à l'épicurisme.

Ce n'est pas pour rien que les tragédies, formes classiques par excellence, soulignent l'importance du fait d'être stoïque ; le fait de ne pas être stoïque ne peut à l'opposé relever que de la comédie.

Le néo-stoïcisme n'est pas une simple réédition du stoïcisme : il y a l'intégration du religieux, dans une variante qui existe encore aujourd'hui, puisque bon nombre de scientifiques bourgeois se diront croyants, tout en affirmant que la question ne concerne pas leurs activités scientifiques.

Une vision du monde schizophrène et idéaliste qui est typiquement bourgeoise. Et qui fait que la science en France est authentiquement bourgeoise et mécaniste ; elle prend les choses comme elles apparaissent de manière mécanique, d'où l'esprit vivisecteur.

Et en fait, toute la culture latine en France - et cette culture a un grand impact jusque dans les années 1960 dans le monde scolaire et universitaire - est imprégnée de stoïcisme, sans parler de la religion (qu'on pense au jansénisme - variété religieuse de stoïcisme - qui a traversé le christianisme français, mais il faut également bien comprendre que le christianisme puise énormément et directement dans le stoïcisme lui-même).

Voilà qui souligne l'importance à comprendre le mouvement qui part d'Épicure, pour aller à Marx en passant par Lucrèce, Spinoza et Hegel. Pour faire la révolution, il faut saisir l'importance du stoïcisme, à la base de la France cartésienne à l'esprit vivisecteur : la France de la pensée bourgeoise.

## Épicure

Quelle est la philosophie d'Épicure ? Épicure ne s'intéresse pas aux démonstrations, mais aux sens ; les sens doivent être le point de départ de la compréhension du réel.

C'est-à-dire qu'il accorde au réel une dignité ; la pensée se fonde sur les sensations :

« *Toutes nos pensées ont leur origine dans les sensations par conjoncture, analogie, similitude et combinaison, le raisonnement y contribue également.* » (cité par Diogène Laërce)

L'importance de cette reconnaissance a été totalement incomprise par les penseurs bourgeois ; seul le courant matérialiste en a saisi la signification. Épicure se situe en effet dans la lignée d'Anaxagore, dont il reconnaissait l'importance essentielle, et pour Anaxagore il existe un mouvement essentiel.

Citons ici Anaxagore et sa thèse centrale :

« *Les Hellènes parlent mal quand ils disent : naître et mourir. Car rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau. Pour parler juste, il faudrait donc appeler le commencement des choses une composition et leur fin une désagrégation.* »

Les penseurs bourgeois n'ont pas compris que toute la philosophie d'Épicure, qui est une morale, une théorie du mode de vie, repose sur cette considération.

Avant Épicure, les philosophes matérialistes cherchaient à saisir le mouvement général de la matière, mais ils ne positionnaient pas l'être humain par rapport à ce mouvement.

Avec Épicure, par contre, la nature se voit reconnue comme étant la réalité où vit l'être humain, être humain qui en fait partie.

Ce n'est qu'ainsi qu'on peut comprendre la logique d'Épicure comme quoi la vie est transitoire, et qu'il faut en profiter, en s'admettant en tant que simple être humain, sans chercher ni la gloire ni un monde idéal dans l'au-delà.

Voici ce qu'Épicure explique dans la *Lettre à Ménécée* :

« *Habitue-toi à penser que la mort n'est rien par rapport à nous ; car tout bien - et tout mal - est dans la sensation : or la mort est privation de sensation.*

*Par suite, la droite connaissance que la mort n'est rien par rapport à nous, rend joyeuse la condition mortelle de la vie, non en ajoutant un temps infini, mais en ôtant le désir de l'immortalité. [...]*

*Ainsi, le plus terrifiant des maux, la mort, n'est rien par rapport à nous, puisque quand nous sommes, la mort n'est pas là, et quand la mort est là, nous ne sommes plus.* »

Le point de vue d'Épicure est à la base non seulement du matérialisme, mais de l'attitude matérialiste. Le matérialisme affirme en effet qu'il est possible d'être heureux ; qu'être heureux c'est comprendre qu'on est de la matière pensante, avec des besoins à satisfaire.

L'épicurisme n'est donc en rien un culte des orgies ou de la consommation barbare ; au contraire, il prône une attitude raisonnable, une simple satisfaction sans chercher de grandes « transcendances » (cette recherche des grandes « transcendances » étant inversement la thèse moderne du fascisme comme « *refus de la vie commode* »).

D'où le mot d'ordre d'Épicure : « *On peut atteindre le bonheur* ». Même les dieux sont remis en cause : ils existent, mais existent pour eux, ils n'interfèrent pas avec nous. Lucrèce et Spinoza ne diront pas autre chose.

Peu importe comment on qualifie le mouvement général : en tant que petite composante de ce tout, on peut donc vivre, être heureux. « *Le cri de la chair : ne pas avoir faim, ne pas avoir soif, ne pas avoir froid. Celui qui a ces choses, et l'espoir de les avoir, peut rivaliser avec Zeus en bonheur.* »

Le monde est composé d'atomes - Épicure assume la position de Leucippe et Démocrite - et les sens nous font connaître les choses réelles issues du mouvement des atomes.

Ainsi, l'épicurisme, c'est la reconnaissance du caractère naturel de l'être humain, d'où d'ailleurs la fausse interprétation propagée par le christianisme comme quoi l'épicurisme consiste en une apologie décadente des orgies. Mais un penseur décadent aurait-il écrit plus de 300 œuvres ?

Pour en plus, mettre en avant le concept d'ataraxie, c'est-à-dire le principe comme quoi l'esprit doit être paisible, tranquille, en harmonie avec la nature.

Voici ce qu'en dit Épicure :

*« Quand nous disons que le plaisir est notre but ultime, nous n'entendons pas par là les plaisirs des débauchés ni ceux qui se rattachent à la jouissance matérielle, ainsi que le disent ceux qui ignorent notre doctrine, ou qui sont en désaccord avec elle, ou qui l'interprètent dans un mauvais sens. Le plaisir que nous avons en vue est caractérisé par l'absence de souffrance corporelle et de troubles de l'âme. »*

En tant qu'êtres humains, nous sommes naturels, nous cherchons à éviter certaines choses, tout comme nous cherchons certaines choses que nous considérons comme bonnes. C'est là la base de la nature humaine, un point de vue qui aujourd'hui a une grande importance alors qu'il faut construire le programme communiste.

La religion et le capitalisme nient le caractère naturel de l'être humain ; un monde purement spirituel ou totalement bétonné est la seule perspective proposée. Nous communistes faisons comme Épicure : nous combinons science de la nature et mode de vie. Épicure a raison d'affirmer qu'il est juste d'un côté de vivre dans l'absence de troubles et de douleurs (ce qu'il appelle les plaisirs en repos), et de l'autre de vivre également la joie et la gaieté (qu'il appelle plaisirs en mouvement).

Cela est dans la nature de l'être humain. Par conséquent, nous rejetons la conception de l'être humain nécessairement troublé, perturbé, anxieux, angoissé, empli de malaise... pour affirmer la possibilité du bonheur, en tant qu'être vivant dans la biosphère.

Voilà pourquoi Marx, regardant l'Antiquité, considère que seul Lucrèce a réellement compris la philosophie d'Épicure. Lucrèce a compris la portée de la pensée d'Épicure.

Et étant donné que l'œuvre de Lucrèce nous est parvenue, à l'opposé de celle d'Épicure qui elle a été perdue dans sa quasi totalité, il y a donc vraiment lieu de se pencher sur Lucrèce, et ce d'autant plus que Lucrèce présente la pensée d'Épicure en détail.

## Lucrèce

*« Ainsi, je le répète, la terre a bien mérité  
le nom de mère puisqu'elle a spontanément créé  
le genre humain et comme au temps fixé produit  
les races d'animaux par les grands monts s'ébattant,  
et les oiseaux aériens et leurs formes diverses. »*

Ces vers de Lucrèce (98 - 54 avant notre ère), tirés de son unique œuvre (« *De rerum natura* », *De la nature*), résument la pensée d'un des grands auteurs matérialistes de l'humanité.

Niant les dieux, Lucrèce conçoit la vie comme un mouvement se produisant lui-même, un mouvement « *éternel et spontané* », et nous communistes ne disons pas autre chose ; Lucrèce synthétise d'ailleurs dans son œuvre le point de vue d'Épicure.

Lucrèce rejette les dieux, car « *rien ne peut surgir de rien* » ; la vie existe, avec des formes précises, et la vie s'auto-entretient, tel que le montre l'ordre des saisons.

Il n'est pas étonnant que les penseurs bourgeois disent que Lucrèce croit en la « *génération spontanée* », alors qu'il ne dit pas cela : il affirme juste que rien ne vient de rien, que les atomes se déplacent avec la mort, rejoignant d'autres organismes, c'est-à-dire affirmant l'équilibre chimique du monde, bien évidemment sans connaître en détail les modalités du processus, vu l'époque.

Lucrèce pose donc l'équilibre chimique du monde, un pas en avant formidable dans le matérialisme ; le monde est ainsi composé d'atomes (« *l'éternelle agitation des atomes dans le grand vide* »), et les corps se meuvent dans le vide, sans qu'il n'y ait un « monde supérieur » qui serait celui des dieux, et sans chercher d'autres raisons à l'origine du monde (le feu par exemple, ou bien l'eau, la terre, etc.).

Il y a donc l'affirmation de la matière, contre les dieux, et l'affirmation de la matière en mouvement, selon les principes atomiques :

*« Oui, tu verras souvent ces corps changer de route  
et retourner en arrière sous d'aveugles chocs,  
tantôt ici, tantôt là, partout et en tout sens.  
Cette errance est due aux principes des choses :  
ils sont les premiers à se mouvoir d'eux-mêmes,  
puis les corps dont l'assemblage est le plus petit,  
les plus proches pour ainsi dire de la force des atomes,  
se meuvent sous la poussée des chocs aveugles  
et frappent à leur tour des corps un peu plus grands.  
Ainsi, depuis les atomes, le mouvement s'élève,  
peu à peu il parvient à nos sens jusqu'à nous faire voir  
l'agitation des corps dans un rayon de soleil,  
mais les chocs originels demeurent invisibles. »*

Lucrèce est ainsi un authentique matérialiste : le monde existe en tant que matière se transformant de manière éternelle. Ses propos sont très forts et d'une modernité absolue, et constatons qu'à notre époque de la révolution socialiste, il s'agit encore de faire triompher cette vision du monde.

La pensée scientifique de type bourgeoise a fini par reconnaître le mouvement, mais tout au plus peut-elle le constater de manière mécanique, et elle est incapable de l'établir comme loi universelle.

Elle ne peut qu'utiliser tel ou tel aspect de la réalité pour ses intérêts de classe, mais jamais elle n'a de vue d'ensemble, à l'opposé de Lucrèce :

*« Car ce n'est pas après concertation ni par sagacité  
que les atomes se sont mis chacun à sa place,  
ils n'ont point stipulé quels seraient leurs mouvements,  
mais de mille façons heurtés et projetés en foule  
par leurs chocs éternels à travers l'infini,  
à force d'essayer tous les mouvements et liaisons,  
ils en viennent enfin à des agencements  
semblables à ceux qui constituent notre monde  
et qui se perpétuent pendant des millénaires,  
une fois découverts les mouvements appropriés. »*

Lucrèce parle de bien de matière éternelle, et de mouvement éternel :

*« Jamais en outre la quantité de matière  
n'a été plus serrée ni plus éparse.  
Aucune augmentation, aucune perte en effet.  
Le mouvement des atomes est donc aujourd'hui  
le même que jadis, toujours semblablement  
il les emportera dans la suite des âges  
et ce qui a coutume de naître encore naîtra,  
soumis à même loi, vivant et s'épanouissant  
durant le temps assigné à chacun par la nature. »*

Comment faut-il vivre alors, puisque l'être humain est une composante de ce mouvement d'ensemble, et pas son centre ? Lucrèce nous rappelle les principes d'Épicure : il faut vivre sereinement, la nature n'exige rien d'autre qu'un caractère paisible.

Il faut que l'esprit puisse jouir « *de sensations heureuses* », que « *la douleur soit éloignée du corps* » ; il faut être délivré des soucis, et pouvoir vivre sans crainte.

La raison en est simple : l'esprit est lié à la matière, l'esprit est tenu par le corps, il est lié à lui et on ne peut pas séparer corps et esprit. Lucrèce dit ainsi :

*« Ni l'âme ni le corps sans le pouvoir de l'autre  
n'ont la faculté de sentir isolément,  
mais leurs mouvements réciproques en notre chair  
allument et attisent la flamme de la sensation. »*

Il faut donc un état d'âme adéquat, paisible.

Il faut noter ici la dimension pacifique des propos de Lucrèce, que l'on retrouve chez de nombreux penseurs de la culture grecque antique ; Épicure était un végétarien, qui parfois mangeait du fromage, et la tradition de Pythagore dans son ensemble suivait ce principe.

Voici à titre d'exemple la conception d'Empédocle, qui a son importance car c'est à Empédocle que Lucrèce reprend le principe de formuler ses pensées sous la forme de poème, et réfute dans « *De rerum natura* » sa théorie des quatre éléments constituant le monde, ce qui en souligne son importance théorique :

*« L'école de Pythagore et d'Empédocle d'Agrigente et le reste des Italiens enseignent que nous sommes apparentés non seulement entre nous et aux dieux, mais aussi aux animaux privés de raison ; qu'en effet unique est le souffle qui parcourt tout l'univers à la manière d'une âme et qui nous unit à ces êtres.*

*C'est pourquoi, en les tuant, en les mangeant, nous commettons une injustice et une impiété, car nous détruisons des congénères. En conséquence de quoi ces philosophes ont conseillé de s'abstenir de ce qui a vie et ils ont imputé une impiété aux hommes qui rougissent de carnage chaud l'autel des Bienheureux.*

*Empédocle dit quelque part (fr. 136) : « Cessez donc ce massacre aux clameurs funestes. Ne voyez-vous pas que vous vous entre-dévorez dans l'inconscience de votre esprit ? » (extrait de Contres Les Dogmatiques, IX, 127, de Sextus Empiricus). »*

Voici par exemple des propos de Lucrèce, qui sont exactement dans le même esprit, et représentent des lignes d'une importance culturelle extrême.

Ces lignes ont un peu plus de 2000 ans, et pourtant leur regard a encore une valeur civilisatrice d'une force pénétrante :

*« Les animaux se connaissent aussi bien que les hommes.  
Devant les temples magnifiques, au pied des autels  
où fume l'encens, souvent un taurillon tombe immolé,  
exhalant de sa poitrine un flot sanglant et chaud.  
Cependant la mère désolée parcourt le bocage,  
cherche à reconnaître au sol l'empreinte des sabots,  
scrute tous les endroits où d'aventure elle pourrait  
retrouver son petit, soudain s'immobilise  
à l'orée du bois touffu qu'elle emplît de ses plaintes  
et sans cesse revient visiter l'étable,  
le cœur transpercé du regret de son petit.  
Ni les tendres saules ni l'herbe avivée de rosée  
ni les fleuves familiers coulant à pleines rives  
ne sauraient la réjouir, la détourner de sa peine. »*

Ces lignes de Lucrèce se trouvent dans un passage où il explique pourquoi la matière prend différentes formes, et où il constate justement que la vie appelle la vie, que les différentes formes sont reliées les unes aux autres selon les liens maternels.

Il y a là très clairement une réfutation du patriarcat, et Lucrèce critique justement les guerres et les batailles, appelant au triomphe de la paix.

On notera d'ailleurs pareillement sa réfutation de l'alcool, prétexté par une explication sur le rapport entre l'esprit et le corps :

*« Et quand l'esprit du vin en l'homme a pénétré,  
et diffuse âprement sa chaleur par les veines,  
les membres s'alourdissent, les jambes se dérobent,  
on titube, la langue s'empâte, l'esprit se noie,  
le regard flotte, viennent les cris, les sanglots, les querelles  
et tout le cortège de semblables effets. »*

Lucrèce montre ici qu'il a très bien perçu ce qu'est la vie et ce qui peut la déranger ; sa réfutation de l'alcool est ici aussi d'une grande modernité, et une orientation véritablement positive.

Il faut vivre, mais de manière sensée, c'est-à-dire en suivant les sens et non les illusions ; *« la volupté est plus pure aux hommes sensés »* qu'à ceux qui errent de manière passionnée et qui ne sont jamais rassasiés.

Voilà pourquoi Lucrèce accorde une grande attention aux premiers êtres humains, et à l'apparition de l'art ; le jeu et l'art, la gaieté formant le bonheur : un bonheur naturel, ce que Lucrèce souligne bien, tant en affirmant que l'art vient de la nature, qu'en affirmant que l'art ne s'épanouit que lorsque l'être humain est lui-même, naturel.

Voilà ce qui n'est pas seulement une description, mais un programme pour l'humanité ; et ce programme, il est clairement communiste, puisque le communisme est la sortie du royaume de la nécessité.

Voici ce que dit Lucrèce :

*« On imitait avec la bouche les voix limpides des oiseaux  
bien avant de savoir répéter en chantant  
les poèmes mélodieux qui charmèrent l'oreille.  
Le sifflement du zéphyr dans les tiges des roseaux  
apprit aux hommes des champs à souffler dans des pipeaux.  
Puis insensiblement s'exprimèrent les douces plaintes  
que répand le chalumeau rythmé par les doigts des musiciens :*

*il fut inventé dans les bois profonds, bosquets et prairies,  
lieux solitaires des bergers en leurs divins loisirs.  
Ainsi le temps produit peu à peu chaque chose  
que la raison élève au royaume de la lumière.  
Voilà ce qui charmait et réjouissait nos ancêtres  
quand ils s'étaient rassasiés car tout alors séduit les cœurs.  
Souvent donc entre amis couchés sur l'herbe tendre,  
ils choyaient allégrement leur corps à peu de frais,  
surtout quand le temps souriait et que la saison  
parsemait de mille fleurs les prairies verdoyantes.  
Alors ils s'adonnaient aux jeux, devisaient et riaient,  
c'était alors vraiment que s'épanouissait la muse agreste.  
Alors leur gaieté folâtre les invitait à ceindre  
leur tête et leurs épaules de fleurs et feuilles tressées,  
ils s'avançaient sans rythme, remuaient lourdement  
leur corps et d'un pied lourd frappaient la terre mère.  
Ainsi naissaient les rires, les doux éclats de joie :  
tout alors était neuf et donc plus merveilleux. »*

À lire ces lignes, on peut clairement dire que Lucrèce est un précurseur non seulement du matérialisme, mais en tant que tel du communisme. Le mode de vie que l'on reconnaît ici comme mis en avant est clairement quelque chose dont on peut profiter pour le programme communiste.

En raison de la période où Lucrèce a vécu, son point de vue ne pouvait triompher ; considérer que la guerre était le fruit de la volonté de possession était révolutionnaire, mais il fallait que les forces productives soient davantage développées pour que cette affirmation puisse être énoncée de manière scientifique, par une classe sociale rejetant le fétichisme de la possession : la classe ouvrière.

Néanmoins, Lucrèce a posé des fondements matérialistes ayant contribué à la naissance de la science MLM de notre époque, et il a posé des jalons moraux que nous devons comprendre.

Il ne s'agit pas seulement de considérer qu'il est juste d'éviter le superflu, l'inutile, le luxe qui ne correspond à rien. Il s'agit de comprendre avec Lucrèce que :

*« Nul ne reçoit la vie comme propriété ;  
usufruit seulement, telle est la loi pour tous. »*

Les êtres humains sont une composante de la biosphère, il s'agit de respecter la vie au lieu d'anéantir la planète pour la domination, l'oppression et l'exploitation !

## Spinoza

Spinoza est un penseur très important ; s'il est très connu, sa pensée formulée de manière mathématique (avec des démonstrations, des axiomes, etc.) est cependant particulièrement rebutante et complexe.

En apparence, tout au moins : nous allons ici expliquer la pensée de Spinoza de manière parfaitement claire. La raison de ce pari est simple : en fait, Spinoza est un grand précurseur de la science marxiste-léniniste-maoïste.

Partant de là, saisir sa pensée à partir du maoïsme est une entreprise aisée. C'est justement ce que nous allons faire, étape par étape ; nous allons exposer les traits généraux de la science MLM et voir comment Spinoza expose sa conception à lui, afin de comparer.

### 1. La question de l'éternité et de l'infini

Pour la science MLM, rien n'est éternel à part l'espace et le temps. Par le big bang, l'énergie s'est transformée en matière, et cette matière a constitué l'univers tel que nous le connaissons. Mais tout processus a un début et une fin, et donc même l'univers n'est pas éternel.

Seuls sont éternels l'espace et le temps, qui sont les dimensions où a lieu ce mouvement.

Maintenant, si on regarde la conception de Spinoza, on doit y retrouver quelque chose de similaire, bien entendu dans les grandes lignes car Spinoza ne disposait pas des connaissances que nous avons aujourd'hui. Toutefois, sa conception doit être, si nous avons raison, relativement proche.

Que dit Spinoza ? Rapproche-t-il l'espace et le temps ? Les considère-t-il comme les seules choses éternelles ? Oui, il le fait ; il dit ainsi :

« *Ce qu'est l'éternité. - Ici nous dirons seulement qu'elle est l'attribut sous lequel nous concevons l'existence infinie de Dieu. »*

Nous avons ici l'éternité et l'infini pour définir Dieu. C'est le premier point : ce que nous appelons espace-temps, Spinoza l'appelle Dieu.

Seulement voilà, si cela est juste, alors cela voudrait dire que ce que Spinoza appelle Dieu est l'équivalent de la matière en mouvement. Cela ferait de Spinoza un matérialiste...

Est-ce le cas ? Regardons donc comment il définit la matière.

### 2. La matière et son statut

Pour la science MLM, la matière n'existe pas de manière abstraite : elle existe parce qu'il est dans sa nature d'être en mouvement. Reconnaître la matière n'est pas suffisant pour être communiste, il faut également comprendre son mouvement dialectique.

Si la planète Terre existe, si nous existons individuellement, c'est parce que nous sommes composés d'atomes et que ces atomes sont en mouvement, un mouvement qui part du big bang.

La matière n'existe donc pas isolément, elle n'existe qu'en mouvement, dans le cadre de l'espace-temps ; la matière est dépendante en quelque sorte du mouvement, elle ne peut pas se mettre à l'écart du mouvement et atteindre un statut éternel, immuable.

Si nous avons raison, alors Spinoza devra dire pareillement que la réalité matérielle est portée par l'espace-temps (que lui appelle Dieu).

Théoriquement, cela est impossible car la pensée religieuse considère que le monde a été créé par Dieu, et que le monde vit donc de manière indépendante.

C'est la théorie du « *grand horloger* », où le monde est comme une horlogerie conçue par l'horloger (qui est Dieu) ; il y a également l'image du « *grand architecte* », mais on doit bien sûr penser à la Genèse : « *Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut* », etc.

Dans la religion, Dieu a donné naissance à l'espace-temps, mais il n'est pas l'espace-temps ; Dieu a créé l'existence matérielle, mais il n'est pas cette existence matérielle, qui existe donc de manière indépendante.

Si par contre Spinoza est matérialiste, et nous avons vu déjà que Dieu se définit par l'espace-temps, alors logiquement : Dieu = espace-temps = existence matérielle.

Est-ce le cas ? Oui, c'est bien le cas :

« *Pour mieux faire entendre ce qu'est l'Éternité et comment on ne peut la concevoir sans l'essence divine, il faut considérer ce que nous avons déjà dit, à savoir que les choses créées, c'est-à-dire toutes choses sauf Dieu, existent toujours par la seule force ou essence de Dieu, non point par une force propre.* »

« *Dieu n'est pas seulement la cause qui fait que les choses commencent d'exister ; mais aussi celle qui fait qu'elles persévèrent dans l'existence.* »

Comme on le voit ici, la matière n'existe que parce qu'elle est portée par une force, par un mouvement. Cela est conforme à la science MLM.

Cependant, on pourrait arguer que cela n'est vrai qu'en apparence, qu'en fait Spinoza considère son Dieu comme Aristote, à la façon d'un « moteur ». Seulement voilà : Aristote préfigure la religion et considère son moteur comme hors du monde.

Si nous voyons juste et si Spinoza est matérialiste, alors à l'opposé d'Aristote, ce qu'il appelle Dieu est dans le monde. Étudions cette question.

### 3. Dieu et l'univers

Ici, logiquement, nous devrions nous retrouver coincés : si Spinoza dit que Dieu est présent dans notre monde, où alors est Dieu ? Pourquoi ne le verrait-on pas ? Il semble donc que Spinoza ne peut, logiquement, pas dire cela, à moins d'être ouvertement matérialiste et de dire : ce que j'appelle Dieu est, en fait, le monde.

Le dit-il ? Oui, Spinoza le dit. Il dit ainsi :

« *Par Dieu, j'entends un étant absolument infini, c'est-à-dire une substance consistant en une infinité d'attributs, dont chacun exprime une essence éternelle et infinie.* »

« *Les choses particulières ne sont rien si ce n'est des affections des attributs de Dieu, autrement dit des modes, par lesquels les attributs de Dieu sont exprimés d'une manière certaine et déterminée.* »

Ainsi donc, Dieu se confond littéralement avec l'univers. Ce que nous appelons l'univers, Spinoza l'appelle Dieu.

Car nous considérons que l'univers a une « *infinité d'attributs* », par l'intermédiaire des multiples dispositions atomiques et chimiques, et celles-ci dépendent du mouvement dialectique de la matière, depuis le big bang.

Spinoza a la même conception. Reste cependant un souci : la science MLM ne considère pas que l'univers soit déterminé par autre chose que par sa nature, par sa composition chimique et atomique.

Pour que Spinoza soit matérialiste, il faudrait que le Dieu qu'il met en avant fonctionne de manière pour ainsi dire « mécanique » : il ne pourrait pas choisir, il ne pourrait pas décider ; en effet, pour la science MLM, l'univers est en effet ce qu'il est, alors que logiquement un Dieu choisit.

Regardons donc quelle est la conception de Spinoza à ce niveau, pour voir s'il est matérialiste.

#### 4. La disposition de l'univers

Si Spinoza est matérialiste, alors son Dieu est impuissant : il est un principe, tout puissant, mais il ne peut pas avoir une « personnalité » ni une conscience « individuelle » comme l'affirme la religion.

Que dit Spinoza ? En fait, il considère que l'agencement du monde est logique ; ce qui existe existe de cette manière et pas d'une autre parce que c'est dans la nature de Dieu.

Il justifie cela en disant que Dieu pouvant tout, s'il voulait faire les choses différemment il aurait pu ; s'il a fait que les choses soient de cette manière-là et pas d'une autre, alors c'est que c'était dans sa nature.

Ce n'est ni plus ni moins que réduire Dieu à un principe. C'est une preuve très claire que pour Spinoza, Dieu consiste en l'univers. Regardons ce qu'il dit :

*« Il n'est rien donné de contingent dans la nature, mais tout y est déterminé par la nécessité de la nature divine à exister et à produire quelque effet d'une certaine manière. »*

*« Les choses n'ont pu être produites par Dieu d'aucune manière autre et dans aucun ordre autre, que de la manière et dans l'ordre où elles ont été produites. »*

Ainsi donc, Dieu n'a pas de liberté, et un Dieu qui n'a pas de liberté n'est pas un Dieu. Ce que Spinoza appelle Dieu, nous l'appelons univers, et nous avons vu que les caractéristiques de Dieu sont chez Spinoza celles de l'univers selon la science MLM.

Cependant, reste à parler non pas simplement de l'univers, mais de notre planète, car nous vivons certainement dans l'univers, mais plus directement sur notre planète.

Si Spinoza est matérialiste, alors sa conception du monde doit être proche d'Épicure et de Lucrèce, c'est-à-dire qu'il est censé considérer les humains comme n'étant pas étrangers au monde, à la nature. Voyons ce que dit Spinoza.

#### 5. La place de l'être humain dans le monde

Pour la science MLM, mais également pour les précurseurs qu'ont été Épicure et Lucrèce, l'être humain fait partie du système global de la vie et a comme tâche d'être heureux.

Il ne doit ainsi « pas chercher midi à quatorze heures » mais se focaliser sur son épanouissement. C'est une philosophie très terre-à-terre... très concrète... c'est une philosophie matérialiste.

Seulement, il y a deux difficultés. Tout d'abord Spinoza devrait rejeter les rites de la religion comme étant des superstitions bloquant l'épanouissement, tout comme Épicure et Lucrèce.

Ensuite, il devrait dire ouvertement que l'être humain appartient à la nature, et donc dire que Dieu et la nature sont pratiquement la même chose.

Pensée explosive de son époque, du 17<sup>ème</sup> siècle : Spinoza assume ces deux points. Il affirme clairement que Dieu en tant que principe est en pratique la nature :

*« Cet Être éternel et infini que nous appelons Dieu ou la Nature agit avec la même nécessité qu'il existe... N'existant pour aucune fin, il n'agit donc aussi pour aucune ; et comme son existence, son action n'a ni principe ni fin. »*

On a donc bien un Dieu impersonnel - l'équivalent de ce que nous appelons l'univers - et un environnement matériel immédiat, le monde, que Spinoza appelle la nature.

C'est un point de vue matérialiste, conforme à la science MLM. Reste la question de la religion, du rapport de l'être humain au monde.

Rappelons que dans la religion, Dieu a donné le monde à l'être humain ; ce dernier vaut donc plus que le monde, il en est le maître. Si par contre Spinoza est matérialiste, alors il considère que l'être humain est naturel.

L'alternative est la suivante : soit l'être humain vit au-dessus de la nature, parce que c'est sa définition divine (c'est le point de vue religieux), soit l'être humain fait partie de la nature, étant simplement un animal avec un développement particulier (c'est le point de vue matérialiste).

Spinoza est explicite : il est dans le camp des matérialistes.

*« Il est impossible que l'homme ne soit pas une partie de la Nature et ne puisse éprouver d'autres changements que ceux qui se peuvent connaître par sa seule nature et dont il est cause adéquate. »*

*Il suit de là que l'homme est nécessairement toujours soumis aux passions, suit l'ordre commun de la Nature et lui obéit, et s'y adapte autant que la nature des choses l'exige. »*

L'être humain est humain, c'est-à-dire un être naturel. Il a une nature. Cela est tout à fait conforme à la science MLM, qui rejette la conception d'un être humain qui serait « au-dessus » de la nature, de la réalité matérielle, de l'univers.

Reste maintenant à savoir ce que dit Spinoza sur ce que l'être humain doit faire dans le monde, afin de vérifier qu'il dit la même chose qu'Épicure et Lucrèce.

## 6. La quête d'une vie paisible et heureuse

Pour la science MLM, mais également pour les précurseurs qu'ont été Épicure et Lucrèce, l'être humain peut être heureux : il est naturel et appartient au monde, et en tant que tel a sa place.

Reste à savoir laquelle ; c'est là toute la question de la philosophie matérialiste. Citons ici Pythagore pour souligner l'importance de cette reconnaissance de la dignité du réel :

*« Tant que l'homme continuera à être le destructeur impitoyable des êtres animés des plans inférieurs, il ne connaîtra ni la santé, ni la paix. Tant que les hommes massacreront les bêtes, ils s'entretueront. Celui qui sème le meurtre et la douleur, ne peut en effet récolter la joie et l'amour. »*

La joie et l'amour sont des préoccupations matérialistes par définition : si Spinoza est un matérialiste, alors ce sont ses objectifs, et il doit chercher à montrer quel est le chemin pour les atteindre.

Et nous pouvons voir justement que Spinoza est bien l'un des nôtres :

*« Seule assurément une farouche et triste superstition interdit de prendre des plaisirs. En quoi, en effet, convient-il mieux d'apaiser la faim et la soif que de chasser la mélancolie ? »*

*Telle est ma règle, telle est ma conviction. Aucune divinité, nul autre qu'un envieux, ne prend plaisir à mon impuissance et à ma peine, nul autre ne tient pour vertu nos larmes, nos sanglots, notre crainte et autres marques d'impuissance intérieure ; au contraire, plus grande est la Joie dont nous sommes affectés, plus grande la perfection à laquelle nous passons, plus il est nécessaire que nous participions de la nature divine.*

*Il est donc d'un homme sage d'user des choses et d'y prendre plaisir autant qu'on le peut (sans aller jusqu'au dégoût, ce qui n'est plus prendre plaisir).*

*Il est d'un homme sage, dis-je, de faire servir à sa réfection et à la réparation de ses forces des aliments et des boissons agréables pris en quantité modérée, comme aussi les parfums, l'agrément des plantes verdoyantes, la parure, la musique, les jeux exerçant le Corps, les spectacles et d'autres choses de même sorte dont chacun peut user sans aucun dommage pour autrui.*

*Le Corps humain en effet est composé d'un très grand nombre de parties de nature différente qui ont continuellement besoin d'une alimentation nouvelle et variée ; pour que le Corps entier soit également apte à tout ce qui peut suivre sa nature et que l'Esprit soit également apte à comprendre à la fois plusieurs choses.*

*Cette façon d'ordonner la vie s'accorde ainsi très bien et avec nos principes et avec la pratique en usage ; nulle règle de vie donc n'est meilleure et plus recommandable. »*

Les choses sont on ne peut plus claires. L'esprit n'est pas coupé du corps, esprit et corps forment un tout. C'est un point de vue parfaitement matérialiste.

Voyons maintenant si Spinoza dit la même chose qu'Épicure et Lucrèce, à savoir que l'être humain doit focaliser sa conscience sur la nature, sur la connaissance de celle-ci et sa compréhension d'en être une partie.

## 7. L'être humain et son identité naturelle

Quand on est matérialiste, on reconnaît au monde sa dignité ; on n'admet que le réel. Si Spinoza est l'un des nôtres, et nous avons vu que c'est le cas, alors il doit accorder une grande attention à cette orientation.

Et cette orientation doit être comme celle d'Épicure et Lucrèce : elle doit explicitement rejeter la religion comme expression d'esprits incompetents cherchant à expliquer ce qu'ils ne comprennent pas de manière mystique, en raison du fait qu'ils ne comprennent pas la nature.

Est-ce le cas ? Oui, c'est le cas ; Spinoza nous dit :

*« Car, ayant considéré les choses comme des moyens, ils ne pouvaient pas croire qu'elles se fussent faites elles-mêmes ; mais, pensant aux moyens qu'ils ont l'habitude d'agencer pour eux-mêmes, ils ont dû conclure qu'il y a un ou plusieurs maîtres de la Nature, doués de la liberté humaine qui ont pris soin de tout pour eux et qui ont tout fait pour leur convenance.*

*Or, comme ils n'ont jamais eu aucun renseignement sur le naturel de ces êtres, ils ont dû en juger d'après le leur, et ils ont ainsi admis que les Dieux disposent tout à l'usage des hommes, pour se les attacher et être grandement honorés par eux.*

*D'où il résulta que chacun d'eux, suivant son naturel propre, inventa des moyens divers de rendre un culte à Dieu, afin que Dieu l'aimât plus que tous les autres et mît la Nature entière au service de son aveugle désir et de son insatiable avidité.*

*Ainsi, ce préjugé est devenu superstition et a plongé de profondes racines dans les esprits ; ce qui fut une raison pour chacun de chercher de toutes ses forces à comprendre les causes finales de toutes choses et à les expliquer. Mais en voulant montrer que la Nature ne fait rien en vain (c'est-à-dire qui ne soit à l'usage des hommes), ils semblent avoir uniquement montré que la Nature et les Dieux délirent aussi bien que les hommes. »*

Partant de là, pour comprendre l'être humain, il faut comprendre sa nature, ce qui est une démarche matérialiste :

*« La plupart de ceux qui ont écrit sur les affects et sur les principes de la conduite semblent traiter non de choses naturelles qui suivent des lois générales de la nature, mais de choses qui sont en dehors de cette Nature. Il semble même qu'ils conçoivent l'homme dans la Nature comme un empire dans un empire.*

*Ils croient en effet que, loin de le suivre, l'homme perturbe l'ordre de la Nature et que, dans ses propres actions, il exerce une puissance absolue et n'est déterminé que par lui-même.*

*Aussi attribuent-ils la cause de l'impuissance et de l'inconstance humaines non pas à la puissance générale de la Nature mais à je ne sais quel vice de la nature humaine sur laquelle, dès lors, ils pleurent, rient, exercent leur mépris ou, le plus souvent, leur haine. Et celui qui sait accabler l'impuissance de l'Esprit humain avec le plus d'éloquence ou le plus d'arguments passe pour divin. [...]*

*Mais voici mes raisons. Il ne se produit rien dans les choses qu'on puisse attribuer à un vice de la Nature ; car elle est toujours la même, et partout sa vertu, sa puissance d'agir est une et identique ; c'est-à-dire que les lois et les règles de la Nature selon lesquelles*

*tout se produit et se transforme sont toujours et partout les mêmes, et c'est aussi pourquoi, quelle que soit la nature de l'objet à comprendre, on ne doit poser qu'un seul et même principe d'explication : par les lois et règles universelles de la Nature. »*

« *Quelle que soit la nature de l'objet à comprendre, on ne doit poser qu'un seul et même principe d'explication : par les lois et règles universelles de la Nature* » : Spinoza est bien un matérialiste, un précurseur de la science MLM. Il fait partie de la tradition d'Épicure et de Lucrèce.

Mais puisqu'il était un homme du 17<sup>ème</sup> siècle, il a forcément des limites : quelles sont-elles ? Pour une compréhension globale de Spinoza, il nous faut comprendre cela.

## 8. La limite de Spinoza

En fait, Spinoza n'est limité que sur un point, mais il est essentiel.

Spinoza est un matérialiste, c'est un fait ; il reconnaît la primauté de la matière et son Dieu n'est que l'univers portant la matière. L'être humain fait partie de la nature et peut donc être heureux :

« *L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation, non de la mort, mais de la vie.* »

Jusque-là, il fait partie de la science MLM. Seulement, Spinoza vit à une époque où la classe ouvrière n'existe pas encore. Le mode de pensée des êtres humains était donc incapable de saisir la dialectique.

On retrouve le même défaut chez Épicure et Lucrèce, et pour cause. Il y a bien eu des précurseurs de la dialectique, comme Anaxagore et Héraclite, mais globalement le courant dialectique ne pouvait pas se développer.

Le courant matérialiste pouvait grandir, mais limité et minoritaire jusqu'au développement du mode de production capitaliste, puis largement influencé par la bourgeoisie et sa vision mécaniste.

Spinoza n'est donc pas quelqu'un qui avait compris la dialectique ; en raison de son époque, il ne le pouvait pas. Voilà pourquoi les relations entre Dieu et le monde, entre le monde et lui-même, sont statiques.

Une fois que les choses sont, elles sont et ne changent plus ; elles ont une nature, qui ne se modifie pas, et ces natures ne peuvent en fait même pas se rencontrer.

Hegel, qui le premier a affirmé la dialectique de manière élaborée, même si imparfaitement, a justement fait une grande critique de Spinoza : Spinoza ne comprend pas ce qu'est la négation, il ne comprend pas ce qu'est le mouvement.

Cette critique est juste, et pour cause. La raison de cela est en effet très simple : Spinoza est totalement dans la tradition de la pensée d'Aristote, par l'intermédiaire des penseurs arabes, juifs, et latins.

Or, nous avons vu qu'Aristote est le penseur anti-dialectique qui met en avant l'analogie. Spinoza procède donc par analogie, il n'arrive pas à voir les connexions.

Prenons deux exemples. Voici comment Spinoza comprend la nécessité dans le monde et son rapport avec la conscience :

« *Les hommes se trompent en ce qu'ils pensent être libres et cette opinion consiste en cela seul qu'ils sont conscients de leurs actions, et ignorants des causes par lesquelles ils sont déterminés.* »

« *La volonté ne peut être appelée cause libre, mais seulement cause nécessaire.* »

De manière matérialiste, cela semble correct, mais il y a une dimension mécaniste, car le mouvement dialectique n'est pas saisi et ainsi le rôle de la conscience est nié.

C'est une question d'époque : à celle de Spinoza, il n'y avait pas encore la classe la plus révolutionnaire de l'histoire, la classe ouvrière.

Inversement, nous communistes savons désormais justement que la révolution n'est pas un processus mécanique mais bien un processus conscient, posant donc la nécessité du Parti Communiste de type MLM.

Prenons un second exemple, lui aussi typique de l'analogie. Spinoza distingue ici les animaux des humains, sauf qu'il les oppose abstraitement et formellement.

Manque de dialectique oblige, Spinoza ne voit en effet pas le rapport existant entre les humains et les animaux, il ne peut pas concevoir une relation vivante, il ne peut concevoir qu'un mouvement statique et en un seul sens.

Voici ce que dit Spinoza :

*« La loi qui défend de tuer les animaux est fondée bien plus sur une vaine superstition et une pitié de femme que sur la saine raison ; la raison nous enseigne, en effet, que la nécessité de chercher ce qui nous est utile nous lie aux autres hommes, mais nullement aux animaux ou aux choses d'une autre nature que la nôtre. Le droit qu'elles ont contre nous, nous l'avons contre elles.*

*Ajoutez à cela que le droit de chacun se mesurant par sa vertu ou par sa puissance, le droit des hommes sur les animaux est bien supérieur à celui des animaux sur les hommes. Ce n'est pas que je refuse le sentiment aux bêtes.*

*Ce que je dis, c'est qu'il n'y a pas là de raison pour ne pas chercher ce qui nous est utile, et par conséquent pour ne pas en user avec les animaux comme il convient à nos intérêts, leur nature n'étant pas conforme à la nôtre, et leurs passions étant radicalement différentes de nos passions. »*

En raison de l'absence de dialectique, Spinoza voit ainsi les choses par analogie et par conséquent de manière unilatérale.

Telle est la limite de Spinoza, une limite imposée par son époque. Intéressons-nous pour finir aux considérations faites par les communistes sur Spinoza, en soulignant l'importance de la particularité française.

## 9. Spinoza et les interprétations du « marxisme français »

Comme on l'a vu, il faut partir de la science MLM pour comprendre Spinoza de manière claire.

Un besoin qui n'a pas été très important dans le passé : Marx et Engels avaient profité de la critique hégélienne de Spinoza, et n'ont pas fait de critique particulière puisqu'ils assumaient la dialectique.

Par la suite par contre, le marxiste russe Plekhanov, qui avait connu Engels, a le premier souligné que Spinoza faisait partie de notre tradition, que Spinoza avait influencé Feuerbach, et que par là il a été une grande contribution au marxisme.

Le marxisme-léninisme de l'époque de Staline a par la suite donc fort logiquement affirmé que Spinoza préfigure le matérialisme français des Lumières, qu'il était un précurseur de l'idéologie de la classe ouvrière.

Malheureusement, si cela a pu avoir une faible incidence dans d'autres pays, en France il ne suffisait pas de reconnaître la valeur de Spinoza.

En effet, nous ne cessons de dire que le problème fondamental du marxisme en France a été la négation des enseignements d'Engels.

Cela a eu comme conséquence que le marxisme a été considéré uniquement comme une science sociale (et non donc comme la science en général, comprenant la société mais aussi la nature).

Et cette science sociale a été comprise de manière mécaniste, dans le prolongement du rationalisme bourgeois du type de Descartes.

Par conséquent, si nous avons raison, alors puisque Spinoza n'était pas dialectique, le « marxisme français » a dû l'apprécier particulièrement.

Est-ce le cas ? Oui, c'est le cas. Dans le « marxisme français » Spinoza est opposé à Hegel, ce qui est une totale aberration.

Tous les « intellectuels » du « marxisme français » de ces 60 dernières années se sont revendiqués CONTRE Hegel par l'intermédiaire de Spinoza :

- Louis Althusser, Alain Badiou, Pierre Macherey pour le courant « dogmatique » ;
- Michel Foucault, Gilles Deleuze, Toni Negri pour le courant « spontanéiste ».

Toute la pensée « marxiste française » des années 1960 - 1970 est dans l'orbite du structuralisme, c'est-à-dire d'une vision du monde en structures figées, et prend parti contre Hegel par l'intermédiaire de Spinoza.

Les « marxistes français » de cette époque affirment que Hegel n'a pas compris Spinoza, que le manque de dialectique dans Spinoza ne peut pas être résolu en appuyant l'importance de l'élément conscient (une position donc totalement opposée aux enseignements de la Grande Révolution Culturelle Proletarienne en Chine à la même époque).

Cette position typiquement française a eu un énorme succès justement en France en raison de sa base « raisonnable », dans la puissante tradition française de rejet de la dialectique de la nature comme « mysticisme ».

L'esprit « français » se veut « raisonnable » et rejette les prétentions à pouvoir comprendre le tout, à pouvoir effectuer une synthèse.

Rejeter la dialectique, rejeter Engels, passait inévitablement par rejeter Hegel, et par chercher un « autre » marxisme qui expliquerait des « lames de fond » dans la société, tout cela se réalisant mécaniquement, la révolution arrivant « automatiquement ».

Il n'est pas difficile de voir qu'une telle conception est exactement celle de l'extrême-gauche française, sauf évidemment du PCMLM.

Cela souligne d'autant plus l'importance qu'il y a à comprendre la place de Spinoza dans l'histoire des idées.